

Changer les règles du jeu

Autor(en): **sl**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [2]

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHANGER LES REGLES DU JEU

Si vous êtes à la recherche d'arguments aptes à convaincre votre entourage que le mouvement des femmes n'est pas encore arrivé à l'heure des chrysanthèmes, procurez-vous la petite brochure intitulée « Femmes et formation » publiée par la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève.* Quatre chercheuses y démontrent, d'une manière brève mais convaincante, que le féminisme a encore (presque) tout son avenir devant lui ! Un avenir qui consiste ni plus ni moins, écrit Rosiska Darcy de Oliveira, à « angoisser la société », c'est-à-dire à « poser à l'ensemble du corps social les problèmes que, jusqu'à présent, les femmes ont tenté de résoudre seules ».

On est évidemment à des années-lumière de la problématique égalitaire classique, la seule par rapport à laquelle il est envisageable de parler d'un reflux. Toujours Rosiska Darcy de Oliveira : « Contrariant les lois de la psychologie sociale d'après lesquelles aucun rôle ne peut être joué en solo, lois qui insistent sur l'interaction et l'interdépendance entre les rôles sociaux et qui prévoient que, si un rôle change, l'autre qui en dépend pour se définir doit aussi changer, contrariant tout cela, le rôle féminin a changé sans que le rôle masculin en soit fondamentalement affecté ».

Et c'est bien là que le bât blesse. Déjà en 1911 le sociologue allemand Georg Simmel dénonçait l'identification du masculin à l'objectif et à l'universel,** soit l'androcentrisme de notre civilisation. Comme le montre Martine Chaponnière dans sa contribution, la recherche féministe, qui a pour tâche d'extirper ce préjugé androcentriste, n'a encore exercé, malgré le formidable développement qu'elle a connu ces dernières années, qu'un faible impact sur notre patrimoine intellectuel.

Michèle Bolli, de son côté, analyse le désarroi des femmes lorsqu'elles sont confrontées, en l'occurrence dans le cadre de leurs études universitaires, à un savoir théorique qu'elles ressentent comme radicalement étranger à leur propre expérience. Et Michèle Monnier s'interroge sur la perception féminine des notions d'échec et de réussite : deux situations de « crise » (au sens grec de remise en question d'une stabilité acquise) où s'affrontent le besoin atavique de sécurité et les exigences nouvelles de l'ambition. — (sl)

* Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation.

** D'après un extrait cité par Martine Chaponnière.

RENCONTRE AVEC PHYLLIS SCHLAFLY LA MAJORITE MORALE N'EST PLUS SILENCIEUSE

Après le néo-féminisme, le néo-antiféminisme. Aux Etats-Unis, sa représentante s'appelle Phyllis Schlafly. Ses armes : l'intelligence, l'engagement et le vedettariat... au service de trois causes : Reagan, la moralité et la famille. Ou comment retourner le féminisme contre lui-même : un entretien édifiant.

Elle figure au palmarès des dix femmes les plus admirées aux Etats-Unis, juste après Nancy Reagan et Mère Teresa de Calcutta, et deux rangs avant la princesse Diana ! Avocate, écrivain, politicienne-vedette et mère de six enfants, Phyllis Schlafly n'incarne pas seulement la réussite au féminin : elle est le porte-parole mascotte de la « majorité morale » américaine... et le fer de lance de ce qu'il faut bien appeler le néo-antiféminisme.

Sa présence à Genève lors du sommet Reagan-Gorbatchev nous a donné l'occasion de la rencontrer : une opportunité à ne pas manquer de découvrir les subtilités du discours antiféministe moderne.

Car il n'est plus question aujourd'hui, en Amérique a fortiori, de douter un instant de l'égalité légitime entre hommes et femmes. Phyllis Schlafly est l'incarnation même de cette égalité.

Ainsi que le remarquait une féministe qui lui est régulièrement opposée dans les débats publics, « c'est une femme extrêmement libérée : elle décide de faire quelque chose, et elle le fait. La libération, c'est ça ! »

Ainsi, en femme libérée qu'elle est, elle ne combat jamais les principes du féminisme.

Encore plus libérale que libérée, elle combat les modalités, en s'acharnant depuis vingt ans à pointer un doigt accusateur sur les « effets pervers » des victoires féministes. Pervers parce que contraires selon elle à la moralité, à la famille, à la liberté économique, au confort financier des épouses et des mères — en bref aux valeurs sûres de l'Amérique reaganienne à laquelle elle est viscéralement, politiquement et religieusement attachée.



SUS A L'ERA

Phyllis Schlafly s'est fait surtout connaître par son opposition déclarée à l'amendement de la constitution américaine sur l'égalité des droits entre hommes et femmes, plus connu sous le nom d'ERA. Beaucoup de féministes la tiennent même pour responsable de l'échec répété de l'ERA depuis 1972. Comment expliquer cette influence ? « Ce sont les femmes elles-mêmes qui ont fait échouer l'ERA », répond-elle modestement. « Celles qui en ont assez d'être culpabilisées parce qu'elles restent au foyer, celles qui ne veulent pas être assimilées aux féministes, lesbiennes et autres radicales. » Ajoutons à la liste celles qui comprennent mieux ses arguments que le langage des féministes. Il faut dire que celui de Phyllis Schlafly est plus simple : « L'ERA portera un coup fatal à la famille américaine », peut-on lire sur les